

Le sommet des innocents

Jacques Godbout

Volume 25, numéro 6 (150), décembre 1983

Un quart de siècle de liberté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. (1983). Le sommet des innocents. *Liberté*, 25(6), 27–32.

JACQUES GODBOUT

LE SOMMET DES INNOCENTS

J'ai déjà joué au petit soldat. Au lieutenant arborant sur ses épaules les insignes étincelants de son rang, badine à la main. C'était dans les échos de la guerre de Corée. L'armée canadienne nous recrutait en classe de philosophie dans les collèges classiques, cherchant à distinguer ceux qui possédaient une trempe d'officier. Certains abbés en profitaient pour acheter leur whisky à prix réduit, ils se disaient aumôniers. Il fallait, dès l'abord, passer avec succès un examen physique («Toussez!» ordonnait le médecin, les doigts enfoncés dans nos couilles), puis de nombreux tests de connaissance pratique. Plus d'un bachelier s'est vu refuser parce qu'il ne savait distinguer, par exemple, l'égoïne (petite scie à lame rigide, munie d'une poignée) de l'égoïsme (habitude détestable, vice de l'homme qui rapporte tout à lui). C'était l'ère des examens *objectifs*.

L'entraînement se révélait rigoureux. Avant de commander il fallait obéir, se transformer en fantasin guêtres aux mollets, se traîner dans la boue une mitrailleuse serrée entre les coudes, faire briller la boucle de sa ceinture comme une casserole de cuivre, plier ses draps de lit aussi bien qu'une infirmière, ne pas oublier la poussière au-dessus des cadres de portes. J'ai appris ainsi à devenir autonome: nous savions, après quelques semaines au camp, reprendre des chaussettes, coudre un bouton de chemise, faire

la lessive, repasser les pantalons. On eût dit, avant la lettre, un programme féministe pour rendre de jeunes garçons aptes aux tâches domestiques.

Mais il s'agissait aussi de nous transformer en vrais soldats. En machines à tuer, en commandos hurlants, baïonnette au bout du fusil, le visage tordu sous le maquillage noir, fonçant vers l'ennemi (communiste). Nous avons appris à lancer des grenades, à manger nos œufs brouillés au fond d'un casque de fer, à tirer du canon en corrigeant les angles, à nous pavaner, le samedi soir, à la recherche d'une conquête. Plus tard je serai intégré dans un régiment (de réserve) d'artillerie légère. Après deux ans j'aurais été capitaine, jumelles au cou. Mais la guerre de Corée prit fin et nous cessâmes de jouer aux militaires.

En réalité je n'ai connu, comme la vaste majorité des hommes et des femmes du Québec, que la guerre au cinéma. A ce jour le cri strident des obus qui sifflent reste un effet sonore sur piste optique. C'est vraisemblablement pourquoi les négociations à Genève sur le désarmement, le déploiement des armes tactiques en Allemagne de l'Est, et jusqu'aux conflits sanglants d'Asie ou d'Amérique latine paraissent tenir plus du téléjournal que de la réalité. C'est ce qui permet aux Québécois, parmi les hommes, d'évoquer la guerre comme on discute de cinéma. Mais aussi nous sommes, au regard de l'histoire, des vierges facilement offensées: quelques uniformes, en octobre 1970, un décor militaire, et la population a été traumatisée. Lors de la conscription de 1940, plusieurs Canadiens français partirent dans les bois, non pour rejoindre la Résistance, mais pour se cacher. Des déserteurs? Non pas. Des apeurés.

Au mois d'août 1983, réunis en assemblée extraordinaire à Québec, de jeunes Québécois (représentant les 15-29 ans), qui n'ont jamais porté l'uniforme militaire, se sont déclarés soudainement pacifistes. En lisant leurs déclarations d'intentions, je me suis demandé si, reculant dans le temps, les

lieutenants des collèges classiques que nous étions se seraient ralliés à ces résolutions. Nous ne voulions pas la guerre, ni mourir bêtement, nous demandions que cessent les essais nucléaires, mais nous étions prêts à prendre les armes pour défendre «la démocratie». En fait nous n'avons pas fondé, dans notre vie active, de mouvements pacifistes. Les plus militants parmi nous, au début des années soixante, allaient à Washington marcher sur le Capitole. Il n'y avait pas de parades pour la paix dans les rues du Québec, ou alors quelques centaines d'illuminés, dont une majorité d'«Anglais», déambulaient parfois, sans créer beaucoup d'émoi. A cette époque Pierre Trudeau était militant pacifiste et s'inquiétait du peu de conscience planétaire des Canadiens français. Il faut dire, à notre décharge, que l'armée ne nous a jamais appartenu, qu'il fallait y survivre en colonisé et le reste. Mais en réalité le Québécois n'est pas tant pacifiste que pacifique. L'histoire nous a voulu ainsi.

Qui des participants au Sommet de la Jeunesse à l'Université Laval aurait accepté de s'enrôler dans l'armée pour défendre le droit de parole, par exemple? Qui donc nous menace? Alors on s'affirmera pacifiste, laissant l'idée de nation au frigidaire. C'est une résolution facile à faire voter, dans des réunions de ce genre. De la même manière les membres du Parti québécois, lors des toutes premières assemblées, avaient opté pour le retrait du Québec (indépendant) de l'O.T.A.N. et de N.O.R.A.D.. Plus tard des considérations tactiques remirent les alliances militaires dans une plus juste perspective. Il est en effet puéril de céder au syndrome du désarmement intégral, oubliant la vulnérabilité dans laquelle nous laisserait ce strip-tease.

C'est pourtant la même démarche pacifiste qui a animé les Canadiens français du «French Power» depuis quinze ans à Ottawa. Ils ont négligé l'armement, acheté des avions de combat à contrecœur, et se sont contentés d'une marine de parade. «C'est que nous ne craignons pas une invasion américaine,

disent-ils, et si les Russes nous attaquent, les U.S.A. se porteront à notre défense». Cela est si évident que dans le bottin téléphonique du Pentagone le Canada apparaît (par ordre alphabétique) entre l'Arkansas et le Dakota, parmi les Etats de l'Union! D'ailleurs au moment même où le Sommet de la Jeunesse épousait les thèses de paix intégrale, le Cabinet fédéral, en tenue estivale, tentait à Val-Morin de nous définir une stratégie militaire. Le Ministre de la Défense avait pour ce faire invité des pacifistes notoires dont le Dr Helen Caldicott. Cette jeune femme est devenue célèbre aux U.S.A. par ses discours apocalyptiques. Elle est la vedette du film *If you love this planet* où le féminisme s'épanouit dans le pacifisme. Il est douteux que dans cet esprit le Sommet politique de la défense ait conclu différemment du Sommet de la Jeunesse. Nous sommes tellement pacifistes qu'au Québec il n'existe aucun plan connu d'évacuation de la population en cas de conflit armé. Montréal est une cible ouverte. Il n'y a aucun abri de prévu. Aucun exercice de protection n'y a lieu. Nous sommes tellement opposés à la guerre, *par principe*, que nous faisons comme si elle ne pouvait jamais exister. Y a-t-il des bacheliers, aujourd'hui, qui accepteraient de porter l'uniforme? Et nous voilà comme de bons sauvages, nous avançant mains nues tendues, vers la mort. Cela fera de jolies estampes.

En fait on peut regretter que le Gouvernement fédéral n'ait pas insisté auprès du Pentagone pour que l'on essaie le *Cruise missile* au-dessus de la terre québécoise. Cet événement aurait aidé à une prise de conscience nécessaire et vraisemblablement provoqué la création d'une opposition structurée. Que sont les pacifistes sans milieu belliciste? Des poissons hors de l'eau. Le Président Reagan, que les mouvements pour la paix exaspèrent, nourrit au moins la discussion.

La guerre n'a pas le même sens en Amérique et en Europe: à Moscou, par exemple, l'on se sent facilement menacé. La terre russe a été si souvent envahie

et pillée, depuis mille ans, que la défense du territoire est un souci constant. Plus de vingt millions de Soviétiques sont morts lors du second conflit mondial. Autant de souvenirs qui laissent des traces. Au Pentagone la guerre est vue comme un exercice technique plus qu'une réalité historique, et elle doit, selon les scénarios, se tenir sur le territoire des *autres*. Mais les uns et les autres ne négligent ni leur armée, ni de tenir en alerte la population civile. Il y a, entre la paranoïa et l'agressivité, une attitude saine: le vrai pacifiste doit imposer la paix.

Depuis quarante ans l'Europe et l'Amérique ne se sont pas engagées dans une aventure guerrière sur leur sol. Les blocs communiste et capitaliste vivent côte à côte, sans coup férir, mais ils empilent des armes, les perfectionnent, les tiennent pointées. Sans la menace nucléaire l'on peut croire que les chars se seraient depuis longtemps affrontés, à Prague ou à Varsovie, et qu'une guerre «conventionnelle» nous aurait engloutis. La deuxième guerre mondiale cessa devant l'horreur atomique, la troisième n'a pas eu lieu (encore) à cause de l'horreur atomique. Ce qui est prévisible, pourtant, c'est l'*erreur* atomique: à mesure que les engins se perfectionnent, le temps de riposte diminue et bientôt, si l'on en croit les publications spécialisées, un missile lancé par erreur pourrait entraîner en quelques minutes la fin de notre monde.

On comprend, dans cette perspective, que c'est moins l'arme atomique qui est en cause, aujourd'hui, que les systèmes de livraison, comme ils disent, et la riposte. C'est ce qui explique la liste impressionnante de savants et de militaires opposés par exemple au perfectionnement du missile *Cruise*. Mais peut-on empêcher le progrès technique? La fusée *Cruise* est un animal intéressant. Lancée à basse altitude depuis un avion, elle va suivre les replis du terrain grâce à une mémoire géographique stockée dans l'ordinateur. Le nez du missile *Cruise* est «intelligent»: il perçoit, mesure, compare, dirige, corrige, se questionne sans

cesse. Mais surtout une fusée à cette altitude déjouera tous les systèmes conventionnels de détection qui attendent que le ciel nous tombe sur la tête. Sur la nôtre aussi.

Depuis trop longtemps un discours pacifiste primaire dénote notre foi dans la parole magique. Mais on ne saurait se protéger de l'atome ou du phosphore en se cachant derrière des résolutions, fussent-elles dûment discutées et votées. La totale absence du militaire dans notre paysage politique révèle une erreur fondamentale: quand un jour éclatera un conflit, nucléaire ou conventionnel, ce pays comptera peut-être proportionnellement plus de victimes civiles que toute autre contrée. Au fond nous étions beaucoup plus sérieux quand nous jouions aux soldats à vingt ans, nous préparant à la guerre pour qu'elle ne vienne pas.